

MATHIEU
KASSOVITZ

SPARRING

UN FILM DE SAMUEL JOUY



OLIVIA MERILAHTI SOULEYMANE M'BAYE BILLIE BLAIN



EUROPACORP ET UNITÉ DE PRODUCTION PRÉSENTENT

MATHIEU
KASSOVITZ

OLIVIA
MERILAHTI

SOULEYMANE
M'BAYE

BILLIE
BLAIN

SPARRING

UN FILM DE SAMUEL JOUY

DISTRIBUTION

PATHÉ FILMS S.A.

Neugasse 6, 8031 Zürich 5

Tél. : 044 277 70 83

katharina.straumann@pathefilms.ch

Matériel et Photos dans notre

centre de presse sur:

www.pathefilms.ch

PRESSE

Jean-Yves Gloor

Route de chailly 205, 1814 La tour-de-peilz

jyg@terrasse.ch

Tél. : 021 923.60 60 / Fax : 021 923 60 01

SYNOPSIS

À plus de 40 ans, Steve Landry (*Mathieu Kassovitz*) est un boxeur qui a perdu plus de combats qu'il n'en a gagné. Avant de raccrocher les gants, il accepte une offre que beaucoup de boxeurs préfèrent refuser : devenir sparring-partner d'un grand champion.

I N T E R V I E W

S A M U E L J O U Y

C'est votre première réalisation, pourquoi avoir choisi de faire un film sur la boxe ?

SPARRING n'est pas un film sur l'univers de la boxe. C'est un film sur l'univers d'un boxeur. Ce n'est pas le ring qui m'intéressait le plus, mais ses à-côtés. L'entraînement, l'avant match, l'après match. La solitude du boxeur, son inconscient, ses états d'âme, sa vie de famille, comment il se lève chaque matin et surtout, pourquoi ? Mais le vrai point de départ de l'écriture de SPARRING, c'est la naissance de mon premier enfant. A cette période, ma carrière d'acteur était au point mort et je passais mes journées à la salle de boxe pour m'épuiser. Une question m'obsédait : qu'est-ce que je vais bien pouvoir transmettre en tant que père si ma vie professionnelle est un échec ? L'écriture de SPARRING est née de toutes ces conjonctions.

Steve, le personnage qu'interprète Mathieu Kassovitz est un boxeur professionnel qui a un palmarès de 33 défaites pour seulement 13 victoires.

Je ne vois pas Steve comme un loser même si son palmarès pourrait le laisser penser. C'est un ouvrier du ring, un anonyme parmi les anonymes. Ce genre de boxeur de l'ombre représente l'immense majorité des boxeurs professionnels. En Angleterre on les appelle les journeymen. Ce sont des boxeurs inconnus qui comptent la

plupart du temps 80 % de défaites dans leur palmarès mais sans lesquels il n'y aurait pas de boxe professionnelle. Ils sont pour moi l'âme de la boxe. On les appelle parfois trois jours avant un combat pour remplacer un combattant qui s'est blessé, ou bien ils servent de combat test pour les jeunes stars en devenir du noble art. Même si ce genre de boxeurs fait tout pour gagner, à la base les dés sont pipés pour eux et ils sont souvent condamnés à perdre. SPARRING est un film qui rend hommage à tous ces boxeurs qu'on ne voit jamais.

Quand on ne connaît pas la boxe, on est surpris d'entendre la femme de Steve dire que faire le sparring partner est parfois plus dangereux que faire des combats. Pourquoi ?

Un combat va durer au maximum une demi-heure et si vous êtes trop dominé, l'arbitre arrêtera avant que vous ne preniez un coup fatal. Alors qu'un sparring, c'est un boxeur qui pendant un mois va chaque jour mettre les gants avec un type surmotivé qui va se déchaîner sur lui pour préparer son combat. Être sparring, c'est faire un combat par jour pendant un mois avec un champion. C'est ce que vit Steve avec Tarek M'Bareck.

Il y a eu énormément de films sur la boxe mais SPARRING aborde ce thème sous un angle inédit.

Je voulais faire un film épique sur un boxeur et un homme ordinaire. Un boxeur qui n'a jamais connu la gloire, et qui jamais ne la connaîtra. Je voulais exprimer des sentiments forts en utilisant des moyens sobres. L'équilibre n'a pas été facile à trouver.

Quand vous parlez de sentiments forts, on pense aux liens qui unissent Steve à sa famille et tout particulièrement à sa fille.

Oui. Pour moi c'est le cœur du film. Cette relation entre eux deux. Le père et la fille. Le regard que chacun porte sur l'autre. Comment éduquer, transmettre quelque chose à ses enfants quand vous êtes au quotidien en situation d'échec comme l'est Steve ? C'est un des thèmes du film. Comment être un loser dans son sport sans être un perdant dans la vie ? Dans notre société ultra-compétitive, quelle place accordons-nous à celui qui n'a d'autre ambition que de faire honnêtement son travail ? Quel regard portons-nous sur l'ordinaire ?

Parlez-nous de Billie Blain qui joue Aurore la fille de Steve.

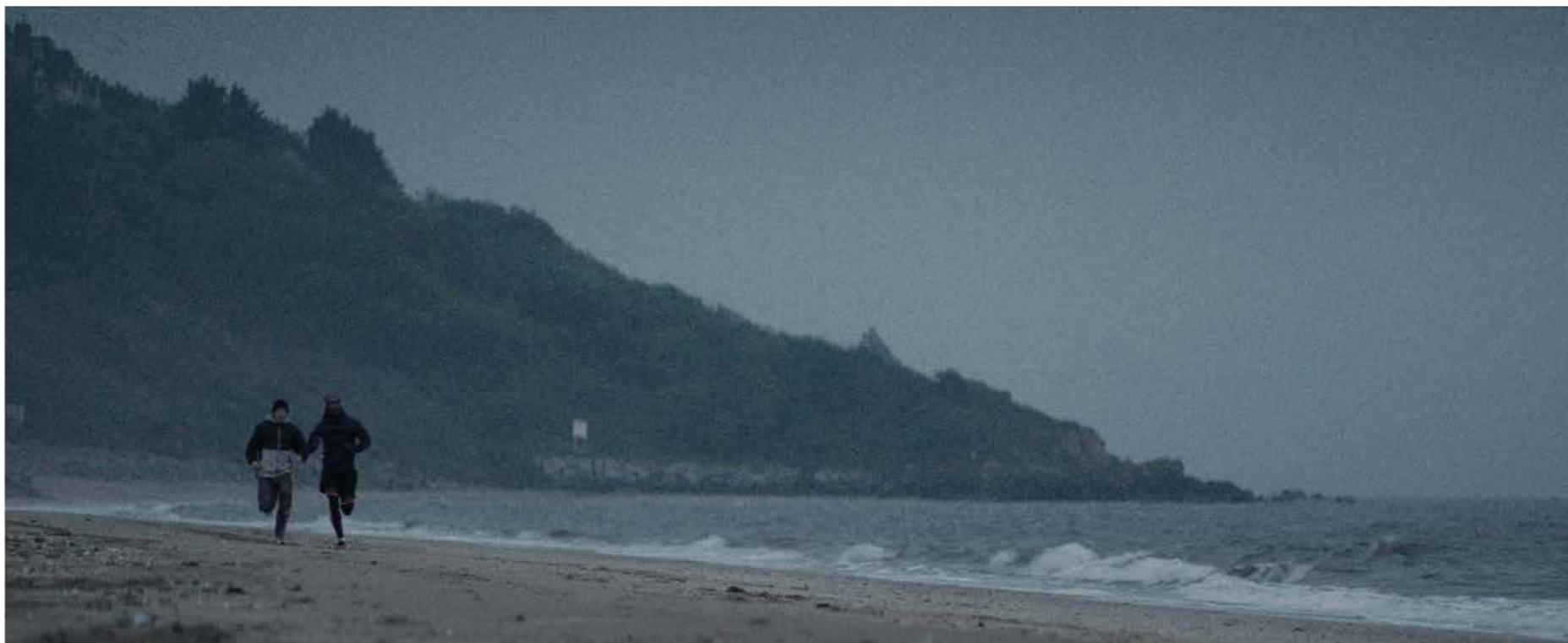
Pour ce rôle, j'ai vu 200 gamines au moins. Au moment

où je m'apprêtais à trancher entre trois d'entre elles, ma directrice de casting m'a téléphoné un soir très tard en me disant qu'elle venait de rencontrer une gamine formidable. Je regarde les essais et là... tout de suite j'ai compris. Les trois autres petites que j'avais sélectionnées étaient vraiment d'excellentes actrices mais Billie c'était autre chose. Une respiration différente. Je n'entendais plus mon scénario, je voyais un être de chair et de sang. Et puis elle a ce sourire merveilleux qui termine le film...

Le personnage de Steve est pris entre la violence quotidienne de la boxe et celle plus insidieuse du regard des autres.

Toute la violence de la boxe est contenue dans la séquence d'entraînement public. Il y a trois combats dans le film et je voulais que chacun représente une des facettes de ce sport. Le premier montre le talent représenté par Tarek face au laborieux qu'est Steve. Le dernier combat évoque l'état de grâce que l'on peut atteindre sur un ring. Mais

celui de la mise de gant publique raconte la violence de ce sport, l'humiliation qu'est la défaite pour un combattant. Perdre un combat de boxe ce n'est pas comme perdre un match de tennis. Certains boxeurs parlent d'avoir éprouvé un sentiment de « castration » après certaines défaites. A mes yeux, c'est beaucoup plus violent que n'importe quel coup donné au ralenti avec du sang qui jaillit : on met plus de temps à se remettre d'une blessure narcissique de ce genre que d'une blessure physique, surtout sous les



yeux de votre fille qui vous admire et vous aime. Et puis cela raconte également que même si Tarek apprécie Steve, c'est avant tout un champion et que sur le ring il n'y a ni compassion ni empathie.

Le regard que porte Aurore sur son père à ce moment-là est très fort.

C'est un mélange touchant de sentiments qui s'affrontent - gêne, honte, amour et fierté. Le genre d'émotions contradictoires qu'on peut ressentir à l'égard de ses parents quand on est adolescent.

L'attitude de Steve, elle, ne varie pas.

C'est une de ses qualités : ce type est passionné par ce qu'il fait. Il aime la boxe et s'il est, à tort ou à raison, convaincu de n'avoir jamais eu le « *truc* », le « *don* », il sait repérer ceux qui l'ont. Sans jalousie, sans aigreur, avec admiration. Il les respecte.

Il est d'ailleurs le seul à comprendre la tactique que Tarek doit adopter pour vaincre son adversaire.

Comme tous les passionnés, il a compensé son manque de résultats en étudiant son sport. Du coup, ses conseils sont plus judicieux que ceux de l'entraîneur en titre, Lyes Salem, qui lui cherche à trouver la tactique appropriée à l'adversaire. C'est l'éternel débat entre essayer de s'adapter au jeu de l'adversaire ou jouer son propre jeu. Or, Steve conseille à Tarek de jouer son jeu : pour ces scènes, je me suis inspiré des conseils qu'Angelo Dundee avait donnés à

Mohammed Ali pour son combat contre George Foreman en 1974. Après cinq années de suspension, tout le monde donnait Ali perdant. Dundee lui avait dit : « *Foreman a la psychologie d'un tyran. Si, au premier coup, tu lui mets un bras arrière, tu vas lui casser sa psychologie parce que c'est le coup qu'on porte à un débutant.* » Mohammed Ali a suivi ses conseils et remporté la victoire.

Steve reste toujours modeste et toujours à sa place. Il refuse par exemple de jouer au Casino quand Tarek le lui propose.

J'aime beaucoup cette scène, elle raconte beaucoup de choses : leur place dans la société évidemment -Tarek mise 500 euros alors que c'est peut-être ce que Steve va gagner en un mois-, mais elle raconte aussi la pudeur, le silence, le fait qu'ils ne savent pas quoi se dire. Et puis ils répètent plusieurs fois la même phrase. J'aime ces redondances dans les dialogues, cela ressemble à la vie. Je disais souvent aux comédiens : « *N'hésitez pas à redire deux ou trois fois la même chose, parce que cela raconte un truc derrière.* ».

C'est un ancien champion du monde, Souleymane M'Baye, qui interprète le personnage de Tarek M'Bareck. Comment l'avez-vous découvert ?

Dans le scénario, Tarek M'Barek était décrit comme une sorte de Noreev du ring : j'avais besoin d'un boxeur qui ait un style unique, inimitable mais je ne le trouvais pas. C'est en allant faire un repérage au Casino de Deauville où

j'avais imaginé une scène de gala que j'ai vu Souleymane combattre. Je le connaissais, bien sûr, comme tout amateur de boxe, mais bizarrement je n'avais pas pensé à lui pour le rôle. Souleymane n'a pas dit oui tout de suite, il craignait de ne pas être assez bon acteur. Je l'ai fait travailler. Au bout de deux jours de tournage, c'était devenu un acteur pro. Il avait le « *truc* ». Souleymane possède notamment une des qualités les plus importantes pour un acteur : il sait écouter. Peu de comédiens sauraient exprimer tout ce qu'on lit dans ses yeux sur la plage lorsque Mathieu lui parle de sa peur. Orson Welles disait souvent : « *Ce ne sont pas les émotions qui comptent chez un acteur, ce sont les pensées.* » Cette phrase est gravée en moi. Dans cette scène, la pensée de Souleymane imprime l'image.

Parlez-nous de la distribution.

Je voulais un film hors-système, avec de nouvelles têtes. Je voulais apporter de la fraîcheur. Olivia Merilahti est connue dans la musique et Souleymane M'Baye dans la boxe mais ils sont nouveaux au cinéma. Mathieu est à la fois dans le cinéma français et en dehors. Je viens du théâtre, j'aime les troupes d'acteurs. Je suis venu avec ma troupe et j'ai eu la chance que mon producteur, Bruno Nahon, me fasse confiance.

Comment travaille-t-on avec une équipe aussi hétéroclite ?

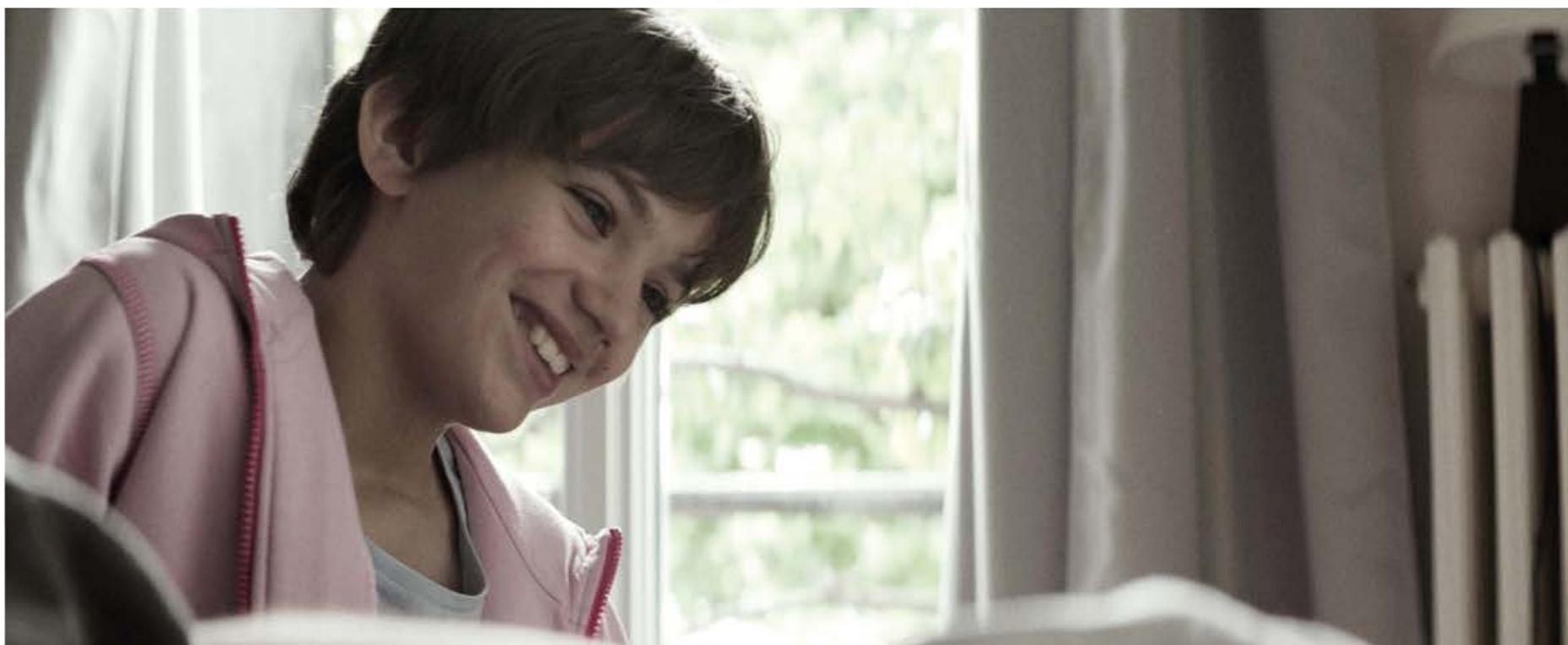
Les trois mois d'entraînement nécessaires à la préparation des scènes de boxe ont beaucoup contribué à souder

l'équipe. Chacun s'entraînait tout en devenant peu à peu son personnage, nous faisons aussi quelques improvisations : des scènes à côté du film que nous n'allions pas tourner. Mais je n'ai jamais fait répéter l'équipe au sens strict. À part Olivia Merilahti avec laquelle nous nous baladions dans Paris en improvisant dans la rue autour des scènes du film.

Olivia Merilahti signe également la musique du film. Comment avez-vous travaillé ensemble ?

Pendant le montage du film, le studio d'Olivia était proche du mien. Je lui donnais des séquences et elle créait de la musique dessus. Ou bien elle me donnait de la musique et cela m'inspirait d'autres séquences. C'était une collaboration artistique vraiment excitante. Il n'était pas question de faire une musique d'ambiance. La musique devait raconter l'inconscient de Steve, sa part invisible. Je

répétais sans cesse à Olivia : « *Ce gars est en permanence à deux doigts d'abandonner. Mais il se reprend toujours, il ne se laisse jamais aller.* ». Assez vite, nous avons pensé à « *Ulysse et les sirènes* » dans L'ODYSSÉE : d'où le thème qu'on entend avec ces voix évanescences. Dans SPARRING, il y a ce que Mathieu joue, il y a ce que je filme, et il y a l'invisible que nous raconte la musique d'Olivia.



Et Mathieu Kassovitz, était-ce une évidence ?

Mathieu Kassovitz est un acteur au sens propre du terme. Il ne prémédite pas, n'intellectualise pas, « *n'émotionnise* » pas ce qu'il fait. Devant la caméra, il « *acte* » tout simplement. Il écoute. Il répond. Il agit. C'est un acteur véritable. Peter Brook disait que la différence entre un « *grand* » acteur et un acteur véritable était que, lorsqu'un « *grand* » acteur montre la lune du doigt, le public se dit : mon Dieu, quelle élégance, quelle grâce dans ce mouvement. Alors que lorsqu'un acteur véritable montre la lune du doigt, le public voit simplement la lune. Kassovitz est pour moi un acteur véritable.

Dans les scènes de combat, on voit que les coups sont portés pour de vrai. Il n'y a pas de trucages. Mathieu Kassovitz a-t-il accepté tout de suite ce postulat ?

Mathieu Kassovitz a en effet tout de suite accepté ce postulat. Il a même été plus loin. Mon idée de départ était de porter les coups pour de vrai mais dans le cadre de combats chorégraphiés à l'avance. Au bout d'un mois d'entraînement, Mathieu vient me voir et me dit : « *Allons au bout de ton idée. Oublions les chorégraphies, donnons des thèmes et boxons pour de vrai.* » J'ai dit banco ! Les marques qu'a Mathieu sur le visage dans le film, je peux vous dire que ce n'est pas du maquillage.

Comment vous est venue l'idée de situer l'entraînement de Tarek dans le théâtre ?

C'est grâce à un incroyable concours de circonstances que je l'ai découvert : j'étais en repérage au Casino de Deauville. Comme j'avais oublié mon passeport et pour m'éviter d'avoir à rentrer dans la salle de jeux, un vigile m'a fait passer par les sous-sols. J'ai découvert un monde incroyable : des meubles cassés en réfection qui en disaient bien plus long sur le Casino que le Casino lui-même, des sanitaires dont j'ai décidé de faire les douches et les vestiaires des boxeurs et enfin les coulisses du théâtre dont j'ignorais jusqu'à l'existence... un magnifique théâtre à l'italienne de 500 places ! J'ai immédiatement voulu en faire le lieu de l'entraînement. C'était un peu comme si les choses étaient venues naturellement à moi. Et puis le théâtre et la boxe ont un point commun : sur une scène comme sur un ring, tout se passe « *ici et maintenant* ».

D'où est venue l'idée d'employer Yves Afonso pour entraîner Steve lors du dernier combat ?

Yves est un très grand acteur. Il fait partie de ceux qui ont traversé le cinéma dans des seconds rôles sans peut-être avoir la reconnaissance qu'il méritait. J'ai eu la chance de travailler avec lui il y a dix-huit ans (dans *DU BLEU JUSQU'EN AMÉRIQUE* de Sarah Lévy, NDLR). Je ne l'avais plus rencontré depuis quinze ans, le temps a passé sur lui et cela m'a touché. Il dégage une émotion incroyable à l'image.

Sur le tournage, Alain Vastine, le père du boxeur Alexis

Vastine, lui a dit : « *Tu joues bien, toi, on croirait que t'es acteur* ». Quand Yves lui a répondu qu'il l'était effectivement, Alain Vastine a eu cette phrase magnifique : « *Ah, c'est pour ça que tu joues bien ! T'as vraiment une tête de boxeur mais, en fait, tu es acteur !* ».

Quelles étaient vos références ?

Je connais évidemment tous les films de boxe mais si je m'étais mis à penser à *GENTLEMAN JIM*, *MARQUÉ PAR LA HAINE*, *ROCKY 1* ou *RAGING BULL*, je ne me serais même pas risqué à faire ce film parce que j'aurais été écrasé sous ces références glorieuses. Heureusement, mes recherches m'ont conduit vers les travaux de James A. Fox, un photographe qui a beaucoup travaillé sur la boxe. Ses cadrages et ses photos ont été ma véritable source d'inspiration. *NOBLE ART* de Pascal Deux sur Fabrice Benichou, que je considère comme l'un des meilleurs documentaires sur la boxe, m'a aussi guidé.

Quels étaient vos partis-pris de mise en scène ?

Je ne me suis pas demandé « *comment* » j'allais filmer la boxe mais plutôt « *qu'est-ce que je veux filmer de la boxe* » ? L'art de la boxe est, entre autre, l'art de trouver la bonne distance. C'était la même chose avec la caméra. Il me fallait trouver la distance juste pour filmer les boxeurs. Avec Romain Carcanade, mon chef opérateur, nous avons choisi de travailler en Scope anamorphique, d'utiliser souvent de longues focales et des optiques qui tranchaient avec la vision humaine : soit très serrées, soit très larges

mais rarement des plans moyens. Et surtout nous avions parfois deux caméras. J'aime énormément travailler avec deux caméras. J'aime la pellicule mais je suis de ceux qui considère le numérique comme une chance, une opportunité plutôt que comme une décadence. On fait des choses fabuleuses avec les caméras numériques, notamment à l'étalonnage.

On a l'illusion d'un matériel très brut, et, en même temps, l'image est travaillée.

C'est l'effet que je recherchais. J'aime beaucoup la peinture. Le plan où Steve et Tarek courent sur la plage

évoque certaines toiles de Turner par exemple. Je voulais des images qui soient un peu plus belles que la réalité. Je voulais faire du cinéma et qu'on le sente à peine. Je voulais donner l'impression que chaque plan avait été saisi sur le vif, à la va-vite et qu'il était presque un coup de chance. Et surtout donner l'illusion que les acteurs avaient été filmés à leur insu.

Parlez-nous du montage.

C'est un lieu commun mais c'est là où le film s'écrit vraiment. J'y ai consacré huit mois et j'ai adoré cette étape. Elle m'a valu les plus grands moments d'abattement

mais aussi les plus forts et les plus enthousiasmants et je suis très reconnaissant à Bruno Nahon, mon producteur, de m'avoir fait partager ses deux obsessions : le temps passé sur le scénario et celui passé au montage. Il ne lâche jamais un film tant qu'il n'est pas là. Je dois beaucoup à son exigence.



I N T E R V I E W

M A T H I E U K A S S O V I T Z

Quelle a été votre réaction lorsque Samuel Jouy vous a proposé de jouer un boxeur ?

L'idée m'intéressait et le scénario qu'il m'a envoyé allait au-delà de mes espérances. SPARRING dépasse le cadre habituel des films de boxe. Il ne s'agit pas que de gagner ou de perdre, son propos est plus large, plus universel.

Steve, votre personnage, n'hésite pas à se sacrifier pour que sa fille exauce ses rêves et puisse un jour intégrer le Conservatoire.

C'est un des aspects qui m'a séduit dans le projet de Samuel : Steve veut donner à ses enfants la chance de développer leur passion. Sa fille ne deviendra peut être pas une grande pianiste, mais il s'en fiche : l'important, pour lui, est de lui en donner la possibilité. Il estime qu'elle a le droit de faire ce dont elle a envie.

Lui-même n'est pas un très bon boxeur...

Il comprend d'autant mieux ce qu'éprouve sa petite fille, que lui vit intimement sa passion au quotidien. Il s'y adonne sans éclat et sans victoire, mais il s'en moque. J'adore ce genre de personnes : des gens sans prétention, naïfs, qui mettent une telle bonne humeur à pratiquer leur art qu'on ne peut que les applaudir des deux mains et leur dire : « *Continuez à faire ce que vous avez à faire, même si vous*

n'êtes pas bon. Parce que la passion est en vous. » Pour moi, c'est le message du film.

La passion avant tout...

Oui. Tim Burton a réalisé un film magnifique sur ce sujet : ED WOOD. Ed Wood était connu pour être le plus mauvais réalisateur de l'histoire du cinéma. Il a réalisé plus d'une vingtaine de longs métrages de séries B, tous très mauvais, dans les années 50 et 60. Mais Tim Burton ne s'appesantit pas sur eux : il met au contraire l'accent sur la fièvre qu'il mettait à les réaliser. Cette fièvre est un talent en soi.

Son manque de don conduit Steve à accepter de devenir le sparring partner d'un champion. C'est un gros sacrifice : il sait qu'il met sa santé en danger.

Steve fait partie des derniers de ces générations de boxeurs qu'on engageait pour aller se faire casser la gueule. C'étaient des bosseurs qui allaient au charbon et se faisaient littéralement massacrer par ceux qu'ils entraînaient. Mais la boxe a évolué, ce n'est plus un sport de cogneurs comme ça l'était à une époque, tout est devenu plus technique, plus intelligent, et cette tradition est en voie d'extinction. Impossible aujourd'hui de tenir un round en allant simplement à la castagne. Du coup, tous les boxeurs sont devenus des sparrings.

On vous savait amateur de boxe thaï : quelle différence y-a-t-il entre cette discipline et la boxe anglaise ?

Classée parmi les boxes pieds-poings, la boxe thaï que j'ai découverte avec Jérôme Le Banner sur BABYLON A.D., est une boxe d'affrontement, c'est un sport très impressionnant et très violent. La boxe anglaise est plus une boxe d'évitement, plus tactique et plus pointue. C'est vraiment le noble art.

Un art que vous avez dû apprendre...

Apprendre à boxer était une des conditions que j'avais posée pour participer au film.

Beaucoup d'acteurs ont tourné dans des films de boxe sans forcément en maîtriser la technique. Pourquoi y teniez-vous tant ?

La majorité de ces films reposent sur des chorégraphies, une suite précise de coups préétablis que le héros sait comment éviter et qui ressemblent à une danse. Même ROCKY fait appel à des chorégraphies : après s'être cassé la mâchoire en essayant de mettre en scène de vrais combats, Sylvester Stallone a fini par s'y résoudre. Moi, je n'avais pas envie de ça. Je n'ai pas eu de mal à convaincre Samuel qui est lui-même un fou de boxe. Nous

avons un atout : Souleymane M'Baye et moi appartenons à la catégorie des poids légers.

Comment avez-vous pensé ces vrais combats ?

Justement, au début, je trouvais qu'ils l'étaient encore trop. J'ai proposé à Samuel de nous donner des thèmes plutôt que de nous indiquer où pointer nos coups : nous savions seulement qui devait dominer et qui, à tel moment, allait prendre un coup. Si nous voulions dégager de l'intensité, il fallait boxer.

Saviez-vous déjà que Souleymane M'Baye serait votre partenaire ?

Non. Au départ, je devais travailler avec un autre comédien, tout aussi novice que moi. Nous avons commencé à nous entraîner ensemble et avons failli nous blesser. C'est très facile de se faire mal quand on ne maîtrise pas ce sport. Ce comédien a vite jeté l'éponge et Souleymane, qui n'était là au départ que pour nous aider, s'est imposé. Son statut de champion du monde donnait du poids au film et, pour moi,

c'était une garantie : je savais qu'il mesurerait ses coups et, qu'à l'inverse, je pourrais boxer sans crainte. Nous nous faisons confiance.

Combien de temps vous êtes-vous entraîné ?

Entre cinq et six mois. Mais à partir du moment où Samuel a trouvé le financement, j'ai véritablement commencé à travailler le personnage de Steve dont la boxe n'est pas très bonne. Ça m'a obligé à apprendre une boxe un peu pataude, un bon exercice.



Parlez-nous de ces combats . . .

C'était formidable. En gros, Samuel nous disait : « *Les gars vous avez 1min30 devant vous, tapez-vous et, surtout, ne vous blessez pas . . .* ». Tout cela, sous l'œil d'un réalisateur qui n'allait pas me laisser me faire taper dessus trop fort, parce que j'avais un autre tournage après. Rien à voir avec un vrai combat, où personne ne va dire « *Coupez* » à un moment et où on doit, coûte que coûte, finir ses rounds.

Comment ces combats étaient-ils filmés ? Faisiez-vous plusieurs prises ?

Dans la mesure où il n'y avait pas de chorégraphie, Samuel filmait nécessairement en dehors du ring, de l'autre côté des cordes. Il devait se débrouiller pour avoir ses plans. Nous, on s'en fichait, on faisait nos trucs. Quand on s'était pris un coup, on se retournait vers lui : « *Tu l'as eu ? Tu l'as eu ou pas ?* ». Parfois il l'avait eu, parfois non. On ne savait jamais exactement ce qui allait se passer et cela procurait une excitation intéressante pour la fabrication du film. On rentrait satisfaits de nos journées : Souleymane et moi les avions passées à boxer et Samuel à mettre en boîte des plans qui n'existent normalement pas dans ce genre de films. A moins d'aimer la boxe, peu de comédiens acceptent de se prendre une patate dans la figure.

Vous en avez pris quelques-unes . . .

Pour un jeune boxeur comme moi, c'était presque amusant.

Mon seul problème était mon nez. J'ai un grand nez. S'il sautait, que faisait-on ? On s'arrêtait pendant trois semaines ? On a croisé les doigts et on a eu de la chance aussi parce qu'à deux ou trois reprises nous aurions pu nous faire mal. Souleymane et les autres boxeurs étaient très pros. On a tous fait notre travail.

Les deux disciplines sont quand même une affaire de précision ?

Faux. Si vous vous plantez dans une scène, on coupe la caméra et on recommence.

Revenons au personnage de Steve. On sent, chez lui, une profonde humanité.

Tous les boxeurs sont comme ça parce que l'engagement dans ce sport est tel que le dépassement de soi est la norme. Regardez un combat de Mike Tyson considéré à raison comme l'homme le plus dangereux au monde et le boxeur le plus violent : vous verrez qu'à chaque fin de combat, il se rue au chevet de son adversaire pour voir s'il n'a pas mal. Les boxeurs sont les êtres les plus sensibles qui soient : plus ils sont agressifs sur le ring, plus ils sont fragiles en dehors. Ce sont des gens ouverts, extrêmement généreux. Ceux qui ne le sont pas se font casser la gueule parce que les autres qui les voient arriver sont tellement éternés qu'ils veulent les sortir du ring. La règle d'or, en boxe, c'est le respect.

On retrouve cette humanité dans cette famille très unie autour du héros et qui évoque à beaucoup d'égards l'ambiance des films de Ken Loach.

Ken Loach est une bonne référence. SPARRING est un film qu'il aurait pu faire dans les milieux prolétaires anglais. Avec cette famille, on rentre de plain-pied dans le quotidien des boxeurs où les femmes ont l'habitude de voir leur mari rentrer avec des traces de leur entraînement sur leur visage. S'ils n'ont pas pris de coups, c'est qu'ils n'ont pas suffisamment travaillé. Pour ces femmes, le jour du combat est toujours moins terrible que ceux qui le précèdent et c'est parce que les maris ont pris des coups en préparant leurs matchs qu'ils en prennent moins ce jour-là.

C'est dur mentalement de gérer la vie d'un boxeur : les régimes qu'il doit suivre pour garder son poids, ses sautes d'humeur. Quand un boxeur se prépare au combat, il est insupportable. Ces femmes sont vraiment des saintes. On voit que celle de Steve le tient à bout de bras. Elle est remarquablement bien dessinée dans le scénario.

La chanteuse Olivia Merilahti qui l'interprète fait ses premiers pas de comédienne dans le film qui met également en scène beaucoup d'acteurs non professionnels.

C'est essentiel dans ce genre de projet. Un comédien ramène toujours avec lui une base technique qui se voit à l'écran. S'il y a trop de professionnels, cela n'accroche plus l'œil : les choses semblent aller d'elles mêmes et

donnent aux spectateurs une facilité de vision qui ne correspond pas au réalisme dont le film avait besoin. Un amateur, au contraire, ne va pas toujours être juste, et lorsqu'il l'est, cela devient plus vrai, plus intéressant, on accroche davantage. Ken Loach a travaillé comme ça toute sa vie.

Billie Blain qui joue votre fille irradie littéralement.

Billie a une maturité et une intensité rare pour une petite fille de son âge. Elle est impressionnante : c'est déjà une technicienne de comédie. Quand nous jouions ensemble, je sentais le potentiel incroyable qu'elle a en elle. Je sais qu'elle va faire une grande carrière.

Avez-vous travaillé en amont avec elle ?

Samuel ne le souhaitait pas. Il voulait qu'on se découvre et c'est ce qui s'est passé. Il a ce talent qu'ont les bons réalisateurs de trouver les comédiens avec lesquels travailler et de les réunir harmonieusement. Il ne suffit pas que chaque personnage soit bien individuellement, encore faut-il qu'ils communiquent entre eux et que ça se voie à l'écran, surtout dans un film aussi intime que celui-ci. Ça a tout de suite fonctionné entre Olivia Merilahti, Billie, le petit garçon qui joue mon fils et moi. Et Samuel l'a senti bien avant tout le monde. Nous n'avions pas besoin de beaucoup de préparation.

Comment avez-vous appréhendé le personnage de Steve ?

En boxant. Si j'avais la boxe, l'attitude du boxeur, je le tenais.

Samuel Jouy vous avait-il donné des références ?

Je savais qu'il s'était inspiré d'un jeune Britannique, passionné de boxe, mais connu dans son pays pour perdre la plupart de ses combats. Ce type, qui vient d'un milieu assez pauvre, comme Steve, boxe toujours : c'est sa passion et c'est comme ça qu'il gagne sa vie. Mais si on aime la boxe, le résultat d'un match n'est pas si important. Il peut y avoir une certaine noblesse dans la façon de perdre, on peut perdre la tête haute.

SPARRING dégage quelque chose d'incroyablement concret.

C'est vraiment lié à l'engagement physique des interprètes. Au risque de faire crier certains, un de mes héros favoris est Jackie Chan : j'aime ses films parce que je sais que, contrairement à Bruce Lee, il ne fait pas semblant de porter ses coups. Je connais les risques qu'il prend. Buster Keaton, Charlie Chaplin, eux aussi, prenaient physiquement des risques dans leur films et cela se voit, se ressent. Cela fabrique quelque chose à l'écran. J'ai eu du plaisir à prendre des risques pour ce film que je trouvais important. Et puis, franchement, s'entraîner chaque matin durant quatre heures sur un ring n'a rien à voir avec le fait d'aller

répéter son texte dans un café avec son partenaire. On transpire avec les gens, on communique différemment.

Vous avez entamé une carrière de boxeur dans la foulée du tournage et avez effectué votre premier combat en juin dernier à Deauville contre Franck Barrigault. Allez-vous continuer ?

Oui, mon prochain combat se déroulera le 23 décembre.

I N T E R V I E W

S O U L E Y M A N E M ' B A Y E

Pouvez-vous nous présenter votre palmarès ?

Souleymane M'Baye, 40 ans, champion du monde de boxe anglaise version WBA des super légers, j'ai à mon actif 47 combats, 4 défaites, je vous laisse deviner le nombre de victoires. Je suis au club de Boxing d'Achères.

Parlez-nous de votre personnage dans le film.

Mon personnage, c'est Tarek M'Barek. C'est vraiment quelqu'un qui me rejoint. J'ai vraiment été champion du monde, j'ai perdu, je me remets en selle. J'ai eu un peu l'habitude d'avoir du monde autour de moi et d'avoir des grands partenaires et des sparrings. Donc c'est un rôle qui me convenait très bien.

Que pensez-vous de la boxe de Mathieu ?

Franchement ? C'est une vraie chèvre ! (rires) Non, mais Mathieu aime vraiment le côté boxe où il faut s'endurcir. On apprend tous les jours de soi-même, il y a des choses qui sont très compliquées. Mais il est très volontaire. Et la boxe c'est un peu ça. Il boxe bien, je suis franchement étonné, c'est très bien !

Comment filme-t-on les scènes de boxe ? Quand on est boxeur professionnel, doit-on faire semblant, ou pas ?

Ce qui est bien c'est que généralement dans les scènes

de boxe, on fait des schémas tactiques. Ici, les scènes ne sont pas chorégraphiées, le but pour Mathieu c'était qu'il apprenne à boxer, et qu'il boxe vraiment, comme ça il n'y a rien à répéter. Il a vraiment bien travaillé le côté boxe, à certains moments, j'étais même assez surpris. Ça m'a même touché.

Que pensez-vous de Samuel et de sa façon de filmer la boxe ?

Franchement ? COUPEZ ! (Rires) Ce qui est bien dans

ce film, c'est qu'on parle de la vie des boxeurs : ce sont des gens qui prennent des coups. Samuel donne vraiment l'occasion de montrer la boxe et la passion qu'elle déchaîne.

Portiez-vous les coups ? Parfois au cinéma, on peut tricher n'est-ce pas ?

Ah non, là on frappe vraiment ! C'était les consignes de Samuel : on fait un film sur la boxe donc il faut vraiment se mettre des coups. Je pense que le travail a été fait.



Mais vraiment il y a eu beaucoup de travail au niveau boxe parce qu'on sait que ce n'est pas facile. C'est le seul sport, je pense, où on prend des coups tout simplement. Là on a des réactions : soit on abandonne, soit ça fait mal, mais le côté persévérance, c'est bien.

Dans le film, Steve atteint le palier symbolique des 50 combats. Existe-il vraiment ? Quand un boxeur sait-il qu'il doit s'arrêter ? Y a-t-il un danger à faire le combat de trop ?

Oui... mais les boxeurs vont toujours faire le combat de trop ! Il faut voir le côté santé forcément, il faut prendre de la distance, et puis on a un entourage généralement familial qui vous dit « *voilà il faut arrêter, tu n'as pas besoin d'aller plus loin* ». Mais c'est surtout l'âge qui permet de définir plus ou moins le dernier combat. J'ai 41 ans, je devrais arrêter mais physiquement je me sens bien et j'ai deux signes : la vitesse de bras et le coup d'œil. Si je perds ça, même si j'ai un bon physique, j'arrête. L'important c'est de se connaître.

Dans le cinéma que l'on connaît, les boxeurs sont souvent des gars qui n'étaient personne et qui deviennent des champions. Ce qui est intéressant dans SPARRING c'est de voir la vraie vie des boxeurs : qui ne sont pas sous les projecteurs, qui ne gagnent pas très bien leur vie...

Il ne faut pas oublier, qu'il y a très peu de grands champions. Ce qu'on aime dans la boxe, c'est le dépassement de soi, et

dans ce rôle-là Mathieu est très bien : 80% des boxeurs ne vivent pas de ça, galèrent car ils aiment ça, ils aiment tellement ça, que ça passe avant tout. C'est comme une drogue. Ils n'arrivent pas à vivre sans et je pense que c'est vraiment ça le sens de ce film. Mathieu l'incarne et y répond bien.

Aujourd'hui vous tourniez des scènes en plan séquence, de un ou deux rounds en tiers. Comment vous sentez-vous physiquement ? C'est facile ? Fatigant ? Est-ce que vous jouez ou vous faites de la boxe ?

C'est intéressant... Même ici sur le ring, je joue. Bien sûr, je fais de la boxe et ce sont vraiment des rounds de 2min30, 3min. Mais en boxe, on les enchaîne, alors que sur un tournage, on attend, on repart, on attend, on repart, ce qui fatigue un petit peu mais bon, on rentre dans le jeu. Dès qu'on a un moment où on peut vraiment jouer en boxant, Mathieu s'en donne à cœur joie, c'est ce qui fait de supers images.

Et vous en tant que boxeur, est ce qu'il y a un style qui vous caractérise ? Vous parliez de vitesse tout à l'heure, avez-vous une signature ?

Moi, c'est vraiment vitesse de bras et jeux de jambes. Je bouge beaucoup, j'essaie de stabiliser, j'essaie de faire « *petit Ali* » - paix à son âme. Je jouais sur l'idée de déstabiliser l'autre pour pouvoir rentrer un coup de poing, sur la vitesse, sur l'enchaînement sans qu'il s'y attende.

Et votre modèle de boxeur ? Vous nous parliez de Mohamed Ali.

En tant que boxeur c'est la classe : quand on voit Ali boxer, on n'a pas l'impression que la boxe est difficile. Il dansait sur le ring, c'est beau à voir. Il y a un boxeur qui s'appelait Sugar Ray Robinson, c'était un danseur de claquettes, c'était majestueux ! J'aime beaucoup un autre boxeur qui s'appelle Pernell Whitaker, tu ne pouvais pas le toucher, il remisait, il donnait l'impression qu'ils étaient deux à sa place sur le ring. Mais le boxeur qui m'a beaucoup aidé s'appelle Roy Jones Jr., lui c'était un vrai terrible. Il pouvait enchaîner 15 crochets de suite à la même vitesse. J'ai essayé de copier un petit peu de tout le monde, et ça a donné mon style d'aujourd'hui.

Vous avez envie d'être acteur maintenant ?

Ici tout le monde est cool, alors si c'est toujours comme ça oui ! Mais j'imagine que ce n'est pas tout le temps comme ça, donc je ne sais pas.

L I S T E
A R T I S T I Q U E

Steve Landry	Mathieu KASSOVITZ
Marion Landry	Olivia MERILAHTI
Tarek M'Barek	Souleymane M'BAYE
Aurore Landry	Billie BLAIN
Omar	Lyes SALEM
Oscar Landry	Tomy LECONTE
Ali	Ali LABIDI
David	David SARACINO

L I S T E
T E C H N I Q U E

Réalisation	Samuel JOUY
Scénario	Samuel JOUY
avec la collaboration de	Clément ROUSSIER et Jérémie GUEZ
Photographie.....	Romain CARCANADE
Décors.....	Frédérique DOUBLET et Frédéric GRANDCLÈRE
Costumes.....	Alice CAMBOURNAC
1 ^{er} assistant réalisateur.....	Léonard VINDRY
Musique originale	Olivia MERILAHTI
Son.....	Jérôme CHENEVOY
Montage	Tina BAZ
Directeur de production	Albert BLASIUS
Produit par	Bruno NAHON ■ Unité de Production
Coproduit par	EuropaCorp
Avec la participation de.....	Canal+, OCS, CNC
En association avec.....	Sofitvciné 4 et Cinémage 11
Avec le soutien de.....	la Région Île-de-France et la Région Normandie
Distribution.....	Pathé Films S.A.

Durée : 1h34 ■ Visa d'exploitation : 141.779
Format d'image : 2.35 ■ Format son : 5.1 ■ Drame

